Compte rendu de livre

Jean-Louis Georget, *L'ethnologie nationale allemande. Autopsie d'une discipline*, Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2022, 389 pages.

Carlotta Santini
Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et École normale supérieure (ENS)

L'ouvrage de Jean-Louis Georget retrace pour la première fois, avec intelligence et érudition, l'histoire du développement de la discipline de la *Volkskunde*. Il s'agit d'une branche de l'ethnologie allemande qui se distingue de la *Völkerkunde* en ce qu'elle porte son regard scientifique vers l'intérieur, soit vers la culture nationale allemande, plutôt que vers l'extérieur. Le tableau de l'histoire intellectuelle que nous propose Georget n'est pas une reconstruction irénique, mais une véritable tentative de rendre compte des « errements » d'une discipline peu formalisée depuis ses débuts, incertaine de ses racines théoriques et de ses outils herméneutiques, dont le parcours de développement et de stabilisation est marqué par différents niveaux d'ambiguïté. L'ambiguïté se manifeste tout d'abord dans le nom, *Volkskunde*, difficile à traduire dans des langues autres que l'allemand (souvent réduit à la définition tout aussi ambiguë d'étude du « folklore »), et dans le fait que la discipline subordonne ses critères de validité scientifique à ceux de son propre objet : la culture populaire, l'idée de peuple et, par extension, l'identité nationale allemande elle-même. Georget analyse avec compétence et sens critique les grands courants historiques et philosophiques qui ont fourni le cadre théorique de la discipline et lui ont permis de se distinguer au sein du vaste ensemble des « sciences humaines ». Les principes qui ont inspiré la *Volkskunde* sont un héritage direct de l'époque des Lumières allemandes. La tentative de définir des concepts vastes et insaisissables accompagne le développement de la discipline depuis ses débuts. Des concepts comme ceux de « culture » et de « peuple » (*Volk*) englobent toutes les manifestations artistiques et sociales, de la langue aux coutumes, en passant par les pratiques artisanales. La *Volkskunde* ambitionne aussi de maîtriser les projections verticales, difficilement sondables, du passé des traditions et des mythes du peuple allemand. Si l'objet de ce qui deviendra la *Volkskunde* est dès le départ défini de

manière « fortement intuitive » (p. 65), Georget met en évidence les différentes instances – politiques plus encore que théoriques – qui ont guidé sa formation. Discipline étroitement liée dès son émergence aux sciences camérales, au droit, à l'économie politique et à l'administration territoriale, la *Volkskunde* ne se libérera jamais complètement de son rôle de science auxiliaire de l'État. Elle liera non seulement sa fortune, mais aussi son orientation et la définition de ses objectifs et critères scientifiques, à la politique mouvementée de l'Allemagne et au processus laborieux de constitution et de stabilisation d'une identité nationale allemande : de l'échec de la révolution démocratique de 1848 au tournant de la bataille de Sadowa (1866) qui consacre l'hégémonie prussienne dans la région germanophone, en passant par la guerre franco-prussienne (1870-71) jusqu'à la défaite politique et morale des deux Guerres mondiales.

Le livre de Georget est une mine de références pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'ethnologie allemande entre le XIXe et le XXe siècle. L'ampleur des réseaux intellectuels mobilisés par l'auteur dans sa reconstruction critique est vraiment impressionnante et peut sembler, à première vue, trop dispersée. Or, un travail de cette envergure n'aurait pas pu être réalisé autrement qu'en réunissant dans une reconstruction scientifique toutes les différentes écoles et courants, les figures individuelles d'érudits et les différents mouvements universitaires et non universitaires qui, au cours de plus d'un siècle, ont alimenté à divers titres le courant de la *Volkskunde* en y apportant des éléments théoriques et méthodologiques, souvent en conflit les uns avec les autres. L'auteur remonte loin dans le temps, au XVIIIe siècle, alors qu'il n'existait pas encore de nom pour définir les prémices de cette discipline. Il convoque des figures telles que Justus Möser, juriste, reconnu par beaucoup comme le père de l'ethnologie allemande, Josef Mader, Christian Friedrich Daniel Schubart, mais aussi des figures plus visibles dans le panorama intellectuel allemand comme Johann Gottfried Herder, les frères Grimm et les frères Schlegel. Le XIXe siècle sera un siècle capital pour cette discipline comme pour d'autres disciplines humanistes. C'est à cette époque que Georget consacre le cœur de son œuvre dans deux chapitres importants et volumineux. Le premier, *La Volkskunde du début du XIXe siècle, la perte d'une partie de soi et la reconstruction d'une germanité idéale*, se caractérise comme un véritable exercice d'histoire culturelle. Bien que des figures importantes telles que le mythologue Felix Dahn, l'anthropologue Wilhelm Mannhardt et le spécialiste du folklore Wilhelm Heinrich Riehl constituent l'ossature théorique principale, Georget n'hésite pas à tracer dans ces pages une plus large analyse du développement de la conscience culturelle et identitaire allemande. À travers l'œuvre de

philosophes (Hegel, Fichte), d'historiens (Bartold Georg Niebuhr, Gustav Droysen, Joseph Görres, Karl Lamprecht), de juristes (Carl von Savigny), de philologues et de linguistes (Rudolf Hildebrand, Rasmus Rask) et d'écrivains (Ludwig Uhland, Friedrich Theodor Vischer, Georg Gottfried Gervinus, Mme de Staël), mais aussi d'intellectuels engagés dans la politique culturelle de la nation allemande (Friedrich Ludwig Jahn, Ernst Moritz Arndt, Richard Wagner lui-même), Georget reconstitue la vaste fresque des instances sociales, culturelles et politiques qui ont nourri la réflexion sur la *Volkskunde* allemande, sans en cacher les contradictions intrinsèques. Le deuxième chapitre, consacré à une *Esquisse d'une Volkskunde scientifique*, montre comment la *Volkskunde* sépare très tôt son destin de celui de la *Völkerkunde*, qui est en passe de devenir l'une des disciplines scientifiques les plus avancées de la sphère germanophone, et prend une voie autonome. À la fin du XIXe siècle, la *Volkskunde* aspire à « recomposer un nouvel équilibre de l'espace germanophone » (p. 176) en se présentant, à travers des tentatives continuelles de définition et de périmétrage disciplinaire, comme « la science qui se préoccupe de tous les phénomènes de la vie du peuple, les anciennes coutumes, les légendes, les chansons » (p. 178).

Le XXe siècle ouvre à la *Volkskunde* de nouveaux défis théoriques et pratiques : l'institutionnalisation de la discipline, en retard par rapport aux disciplines sœurs déjà établies au XIXe siècle, entraîne la nécessité de redéfinir les méthodes et les critères scientifiques en se confrontant à ces disciplines déjà codifiées : la *Voelkerkunde* en premier lieu, mais aussi la psychologie, l'histoire et l'histoire de l'art. À cela s'ajoute un changement radical dans la perception de l'objet même de la *Volkskunde* : l'idée de peuple et de la nation allemande, désormais presque indissociable de celle d'un État allemand, mais précisément pour cette raison porteuse de contradictions impossibles à éliminer. L'effondrement soudain de l'Empire austro-hongrois, puis la montée du national-socialisme, sont deux évènements qui ont eu des conséquences historiques pour la discipline, au moment même où elle tentait de stabiliser son profil scientifique. Les figures marquantes de ce changement sont le médiéviste Hans Naumann, qui renforcera le lien de la discipline avec l'histoire ancienne des peuples germaniques et avec la dimension de la culture primitive sur le sol allemand, Wilhelm Heinrich Riehl et Viktor von Geramb. C'est à partir de cette phase historique cruciale que la *Volkskunde* occupe résolument le terrain laissé vacant par la *Völkerkunde* et s'affirme comme discipline d'État, étant rapidement attirée dans l'orbite de l'idéologie culturelle du national-socialisme, du ministère Rosenberg et de l'Ahnenerbe. Le chapitre consacré à la dérive de la discipline au moment même de son institutionnalisation, *Le*

dévoiement de la Volkskunde sous le Troisième Reich, est passionnant, mais aussi inquiétant. Il explique avec des arguments convaincants comment le processus de scientifisation, déjà entravé par les contradictions inhérentes à l'objet et aux méthodes de la discipline, a échoué, laissant à la tradition de la *Volkskunde* d'après-guerre un héritage de divisions théoriques et académiques, mais surtout de questions fondamentales, méthodologiques et critiques, non résolues.

Le livre de Georget n'est pas une lecture facile, car il raconte une histoire complexe. Écrire une histoire de la *Volkskunde* allemande (ou de l'espace germanophone) suppose non seulement un travail de reconstruction historique, mais aussi un véritable effort de construction théorique de la part du chercheur. Cette difficulté à écrire l'histoire de la *Volkskunde* est due en partie au caractère aléatoire de son objet, mais aussi aux différentes voix qui, au cours de son histoire et jusqu'aux années 1970, ont défini la discipline à partir de points de vue précis, mais limités, et souvent contradictoires. Le regard de Georget est lui aussi un regard « situé », et l'auteur ne s'en cache pas. Avec sa formation entre l'Allemagne et la France, il se situe lui-même dans le sillage de chercheurs tels qu'Isac Chiva et Utz Jeggle qui ont fait connaître la discipline en dehors de l'Allemagne. C'est aussi face à une vision de la *Volkskunde* en tant que discipline – unitaire ou plurivoque – qu'il est impératif de se confronter à l'aide des outils d'analyse historico-critiques que Jean-Louis Georget nous confie dans ce précieux ouvrage.